

# LA LUTTE

## Organe Anarchiste

Le N.º 10 Cent.

PARAISSANT LE DIMANCHE

Le N.º 10 Cent.

### ABONNEMENTS

Trois mois ..... 1 fr. 50  
Six mois ..... 3 fr. »  
Un an ..... 6 fr. »  
Etranger : le port en sus

### BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26  
LYON

### RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

### AVIS

Nous préparons un article exceptionnel sur l'anniversaire de la Ricamarie pour le numéro prochain. Une couronne sera déposée, au nom de la rédaction du journal, sur la tombe des victimes du 16 juin 1869. Nous invitons tous nos amis à y assister. La manifestation aura lieu le dimanche 17.

### L'UNION

Depuis quelque temps que de nouvelles scissions se sont produites parmi les révolutionnaires; il est devenu de mode, dans un certain milieu, de ne parler plus qu'd'union et de conciliation.

A entendre ces pacificateurs à outrance, il semblerait que l'union seule peut donner à ce qu'ils appellent pompeusement, et sans trop savoir eux-mêmes pourquoi, le « parti révolutionnaire », la cohésion qui lui fait encore défaut pour lutter avec avantage contre la société bourgeoise.

Posée de cette façon, et avec une tenacité qui tient chez ces braves gens, place d'habileté et de sens pratique, la question se présente sous d'assez fallacieux aspects pour qu'il soit du devoir de la Lutte de s'en occuper, afin d'éviter, si possible, les mécomptes qui suivraient infailliblement les illusions qu'elle ferait inmanquablement naître.

Si nous demandions à ceux qui nous rabâchent si bien l'union sur tous les tons, qu'on serait tenté de croire à une scie, quels résultats ils espèrent en tirer, nous les embarrasserions certes au plus haut point. Aussi, pleins d'une magnanimité que personne ne trouvera la force de nous reprocher — *beati pauperes spiritu* — nous contenterons-nous de rechercher, dans leur intérêt et à leur intention, les divers buts qu'ils pourraient se proposer s'ils n'avaient pas le malheur irrémédiable de ne rien comprendre aux démêlés des socialistes entre eux et aux discussions de ce que leur immense dédain qualifie si comiquement de « petites chapelles. »

Qui veulent-ils rallier ?

Ceux qui, déjà révolutionnaires, sont parqués dans une théorie et enfermés dans un camp, hors des-

quels il n'est point de Révolution ? Mais ceux-là ne bougeront que si la domination de leur méthode est assurée, si l'union, en un mot, se fait à leur profit.

Ceux des travailleurs qui, n'étant point révolutionnaires, ont encore, plus que d'autres, l'horreur de l'anarchie ? Mais sur ceux-ci, il ne faut point compter, puisque la conviction que la société bourgeoise ne cédera qu'à la force, n'est point encore établie chez eux.

Ceux enfin qui se disent simplement révolutionnaires et qui flottent désespérément entre toutes les théories sans jamais avoir d'idée nette sur leur opinion du moment et sur leur conduite à tenir, et s'en vont, nouveaux Don Quichotte, rompre les lances de leurs inepties contre les moulins à vent de tous les systèmes. Evidemment, les hommes de cette trempe peuvent seuls faire l'affaire des enrégés « unionistes », mais ils sont peu stables, et ma foi, les girouettes politiques qui nous gouvernent seraient bien capables de leur rendre des points sur le chapitre des convictions.

On a donc le choix, pour l'union tant désirée, entre trois éléments dont l'hostilité n'est plus à démontrer, et qui éprouvent les uns vis-à-vis des autres tout autre chose que de l'affinité; ce serait par conséquent besogne puérile, enfantillage impardonnable des anarchistes de « couper dans le pont » des assoiffés d'union, et de chercher, même une minute, à rassembler des éléments qui ne sont épars que parce qu'ils sont inassociables et doivent demeurer inassociés.

Nous avons fait d'ailleurs, depuis quelques mois, assez excellente besogne, nous-mêmes, sans soutiens et sans alliés — au contraire — pour ne pas nous embarrasser de collaborateurs trop intéressés pour être sincères, ou trop faciles pour être sérieux.

Continuons donc notre propagande telle que nous l'avons faite jusqu'ici, sans nous préoccuper des criaileries de gens incapables de rien comprendre à nos idées et de rien saisir de nos revendications, et en les laissant à leur fatras favori, rappelons-nous qu'en socialisme le mot du Grévy qui présidait aux destinées de ce qu'on appelle la France, est aussi juste qu'en politique : ne soyons ni dupes, ni complices.

### Les Engrenages Capitalistes

Dans un précédent numéro, nous avons relaté un fait, qui, à la permanence de sa reproduction mille fois quotidienne, joint un des exemples les plus ignoblement frappants et les plus caractéristiques que la société bourgeoise offre au révolutionnaire, pour aider celui-ci à convaincre les travailleurs du peu de cas que l'on fait de ses réclamations dans le monde parlementariste et capitaliste auquel le forçat, l'esclave moderne, a eu jusqu'à ce jour la bêtise de donner sa confiance!

Nous sommes les premiers à reconnaître la sévérité de la leçon, mais d'un autre côté, nous constatons que, à travers les âges, le peuple ne s'est révolté contre les abus qu'après en avoir souffert des siècles entiers, et si l'ignorance profonde encore, dans laquelle sont plongées de nombreuses populations ne venait militer en faveur des exploités, nous serions tentés de croire que l'esclavage a des charmes, à nous inconnus, auxquels les travailleurs payent consciemment un tribut onéreux!

Cette hypothèse est bientôt détruite, lorsque à la clarté de la science, on voit ces masses profondes de parias ouvrir les yeux sur la situation, évoluer lentement autour des idées émises, il est facile alors de se convaincre que l'immobilité des exploités n'est qu'apparente, et pareille à la surface d'un volcan qui cache en dessous des convulsions prêtes à se manifester par la déchirure de l'enveloppe dans laquelle avaient été emprisonnées, dans un cercle trop étroit, les forces de la nature!

La nature! que les sentiments de justice et de liberté après avoir subi par la compression des lois une certaine fermentation dans l'esprit des travailleurs, produiront une explosion, d'autant plus terrible, qu'elle aura mis plus longtemps pour se produire, nous raffermit dans la lutte que nous avons entreprise et que nous soutiendrons jusqu'au triomphe contre ces misérables voleurs, qui n'ont d'autre gloire que celle d'être bien organisés pour l'abrutissement périodique d'une partie du peuple et l'écrasement de l'autre.

Nos efforts ont déjà produit quelques résultats, et grâce à notre énergique propagande nous avons su nous attirer les rudes furies des autoritaires de toute provenance, ainsi que les affables condamnations des dépositaires de la justice bourgeoise; loin de nous ralentir dans notre campagne, nous n'en serons que plus acharnés et nous espérons pouvoir le prouver bientôt.

Mais il est temps de revenir au sujet, sans plus nous occuper de cette vermine que nous écraserons un jour. La cité et l'impertinence du fait que nous citions dans notre précédent article, mérite quelques développements.

Si le refus du travail n'avait pour conséquence la négation du droit à la vie, nous n'y verrions certes pas grand mal, mais il n'en est point ainsi, et celui qui, par son âge ou ses infirmités, se voit fermer la porte de tous les bagnes industriels peut se considérer comme un homme frappé d'un arrêt de mort. A ce point de vue, deux questions surgissent d'elles-mêmes: Que va devenir cet homme auquel la rapacité de quelques exploi-

teurs refuse le droit à l'existence? Pourquoi cet homme est dans un état de sujétion tel qu'il lui soit impossible de satisfaire les besoins les plus rudimentaires de la vie?

A la vue de ces questions, nous trouvons deux solutions, l'homme se trouve pris dans un dilemme inexorable, fatal, ou le suicide ou le crime! on ne sort pas de là!

Selon l'éducation et le tempérament, l'individu qui se trouve dans cette situation n'a devant lui que ces deux routes à choisir!

Qui dira les combats intérieurs qui se livrent chez l'homme, alors que, poussé par la fatalité, il se voit sur le bord du gouffre du désespoir, réduit à une mort volontaire pour échapper aux longues tortures de la faim!

O société! que de malheureux, que d'innocentes créatures tu as condamnés à cette mort affreuse: le suicide! Ah! tu peux te voiler la face pour ne pas voir les visages grimaçants de tes victimes. Tu peux te boucher les oreilles pour ne pas entendre les cris d'agonie que jette la nature en lutte avec les préjugés homicides que tu as semés à profusion!

Qui viendra condamner le malheureux qui n'aura pas eu la force morale nécessaire pour escalader un parapet, afin d'aller trouver le repos dans les sinistres plis d'un fleuve, ou celui qui aura reculé d'horreur devant la paix offerte par la strangulation ou l'empoisonnement, la noyade du cerveau dans un milieu carbonique?

Allons, voilà la porte du crime ouverte, quel sera celui qui viendra maudire au passage, anathématiser ce malheureux qu'une société barbare pousse à l'exécution des plus exécrables forfaits. Certes, nous n'avons pas l'intention de faire l'apologie du crime, mais si nous sentons gronder en nous une colère contenue, ce n'est pas contre un être qui n'est coupable que de s'être trouvé dans des milieux corrompus, c'est contre ceux qui ont rendu ces milieux corrupteurs.

Au nom de tous ceux qui souffrent, nous ne cesserons jamais de crier vengeance et de troubler la paisible digestion des repus pour lesquels ces crimes sont légalement sanctionnés et affublés de titres plus ou moins ronflants, tels que: religion, morale, famille, patrie, etc., etc.

Rester inactifs devant ces monstruosités serait nous associer à l'accomplissement de ces infamies, les tolérer sans protester constituerait pour nous une complicité suffisante pour mériter d'être assimilés à cette horde de bandits et de détresseurs sociaux et d'être enveloppés dans la même vengeance.

L'examen de la seconde question nous ouvre un champ plus vaste et de nouveaux horizons, et, avant d'aller plus loin, il est utile, croyons-nous, d'ouvrir une parenthèse à l'effet d'ôter au sujet qui nous occupe le caractère exceptionnel que lui donnent beaucoup de travailleurs.

En effet, beaucoup de malheureux ouvriers, égarés par des préjugés irrationnels, attirés cette affluence de bras inoccupés à la fainéantise ainsi qu'à une foule d'autres vices. Ils ne s'aperçoivent pas que ces vices, qu'ils donnent comme étant les causes d'une situation déplorable, ne sont que les effets, les conséquences logiques d'un concours de

circonstances économiques qui échappent à leur perspicacité, grâce aux voiles épais qu'ont soigneusement étendus sur leurs cerveaux les politiciens de toutes nuances qui se partagent l'empire de la bêtise humaine.

Il est de notre devoir de faire ressortir aux yeux des travailleurs la fixité, la régularité de cet état de choses et en même temps la nécessité pour la caste exploitatrice de conserver un équilibre constant entre la misère du travailleur et l'opulence de l'exploiteur, afin d'obtenir le maintien des privilèges défendus avec acharnement contre les tentatives justicières et égalitaires du Proletariat par la meute journalistique, parlementaire, policière, administrative, judiciaire et soldatesque, dont chaque *Etat*, chaque gouvernement a eu la précaution de s'entourer, étant par essence trop lâche pour se défendre lui-même,

(A suivre.)

???

Nous apprenons de source certaine qu'à Saint-Paul, trois gardes-chiourme se sont enfermés dans la cellule d'un détenu et ont frappé, à coups redoublés sur ce malheureux, probablement pour lui faire avouer des choses qu'il ne savait peut-être pas.

Nous demandons si le gouvernement a connaissance de ces atrocités; s'il les tolère, nous lui demandons pourquoi?

Est-il revenu ce beau temps inquisitorial?

## REQUINS ET BROCHETS RÉVOLUTIONNAIRES

« IL FAUT UN SOCIALISME POUR LE PEUPLE! » Répète en chœur les pharisiens révolutionnaires.

Aussi, les voyons-nous, pour conformer leur conduite à ce beau principe, emboîter sensiblement le pas aux défenseurs des vieilles superstitions, tout en les combattant avec acharnement comme des rivaux dont ils couchent en joue la succession.

Ces faux amis de l'égalité ont compris que si les mouches se prennent avec du miel, c'est avec des phrases qu'on captive les hommes.

L'ancien paradis que les prêtres avaient relégué dans le Ciel, au delà du tombeau, les nouveaux faiseurs, au plus grand ébahissement des badauds, l'ont ramené sur la terre sous les noms enchanteurs de communisme et de collectivisme.

N'essayez pas de les prendre en défaut, ils ont que réponse à tout; quel-que avancée que soient vos opinions, ils seront, en paroles, plus communs que la Commune, plus révolutionnaires que la Révolution. A l'instant où vous auriez dépassé le Soleil, ils seraient déjà dans les constellations, et trouveraient votre socialisme tout à fait démodé.

Pour capter la confiance des masses, ils mangent chaque matin du capitaliste et dînent avec du patron, à défaut de prêtre, ce dernier article ayant beaucoup ranci dans ces derniers temps.

Comment, d'humbles prolétaires, qui n'ont que leur travail pour vivre, pourraient-ils entrer en lice avec ces industriels de la phrase, qui grassement entretenus par des banques interlopes, chauffent les ouvriers à blanc, leur promettant monts et merveilles, à condition qu'ils leur faciliteront l'ascension au pouvoir.

Car, c'est à la prise de possession des fonctions publiques qu'aboutissent, en dernière analyse, ces efforts désespérés.

Ils crient à la vérité, par-dessus les toits, que le peuple aurait l'autorité entre les mains, apparemment comme aujourd'hui il a la souveraineté.

Dès l'instant qu'il leur faut des chefs,

il est inutile de se demander où ils iraient les prendre; ils n'auraient pas la sottise de prêcher une révolution qui devrait les reléguer dans les rangs subalternes.

Tels ces généraux qui, en recevant des décorations et des récompenses, déclarent hautement que ses récompenses reviennent à l'armée entière, mais ne se font aucun scrupule de tout accaparer à leur profit.

Quelle belle avance pour les prolétaires si les grandes industries une fois socialisées, les émoluments et les rapports restaient les mêmes entre supérieurs et inférieurs; si les manœuvres subissaient auparavant, qui le jour de leurs nouveaux chefs, qui n'auraient de changé que le nom?

Mais voyez, avec quel art profond, ces hommes essaient de corrompre les masses en soufflant dans les âmes ardentes le feu de l'ambition dont eux-mêmes sont dévorés!

Ce ne sont pas des compagnons qu'ils veulent à leurs côtés pour la lutte. Il leur faut des séides ou des complices dont ils attisent la vanité en flattant le penchant de tout homme pour les distinctions.

Les mots d'humanité, d'égalité, les formules et les symboles sont la glu servant à piper les niais.

Car ils ont bien soin de ne jamais faire entrevoir à leurs dupes qu'un côté de la question, celui qui a pour but de les porter au pouvoir en en déposant les titulaires.

Mais ils gardent de Conrad le silence prudent, sitôt qu'il s'agit de s'expliquer sur le rôle et la nature de la rémunération qu'ils entendent s'attribuer à eux-mêmes.

Les calculs de l'égoïsme le plus monstrueux, ils les transforment en vérités scientifiques à l'usage du vulgaire.

La plupart d'entre eux ont joué à polichinelle et dans la sarabande accoutumée sur le tremplin électoral.

A ce moment, le suffrage universel était considéré par eux comme l'ancre de salut, la pierre angulaire de l'édifice révolutionnaire.

Dès le lendemain, changeant de tactique et de langage, ils jetaient l'injure à la face de ce même suffrage qu'ils flagornaient la veille avec tant de bassesse, et vomissaient l'outrage contre les assemblées, issues de ce suffrage, et dans lesquelles ils n'avaient pas réussi à s'introduire.

Se rapproche-t-on d'une nouvelle période électorale! les mêmes simagrées recommencent, modifiées seulement par les progrès accomplis naguère par l'esprit public.

A les en croire, le suffrage universel ne peut rien pour améliorer la situation des prolétaires, mais on doit néanmoins s'en servir comme le combattant du tronçon d'arme qui lui reste entre les mains.

Oui, le suffrage universel est une chimère, Sachons, sachons nous en servir!

Qui ne connaît cet air d'opéra-comique, qui semble être devenu le mot d'ordre des mandarins autoritaires?

Un jour ils conspuent le suffrage; le lendemain ils le portent aux nues.

Les bourgeois saisissent à merveille toutes ces ficelles; ces effets de bascule qui n'ont pour but que d'attraper les nigauds. Ils rient sous cape et s'apprentent à ouvrir leurs rangs pour faire place aux plus impatients de ces socialistes à la mode de Caen.

Déjà, les habiles font entendre qu'on aurait tort de les confondre avec les utopistes, eux les hommes pratiques, disposés, suivant leur expression, à servir par tranches le socialisme selon la formule, et les seuls susceptibles de s'adapter aux conditions extérieures du milieu ambiant.

En vérité, je vous le dis, le socialisme

est en passe de devenir une religion à l'usage des derniers des exploités.

Puissent nos craintes être vaines! Puissent les prolétaires, tant de fois déçus dans leurs espérances, comprendre enfin que pour que la Révolution sociale ne soit pas un affreux mensonge, il ne suffit pas d'abattre quelques tyrans, aussitôt remplacés par d'autres; mais qu'il faut extirper le mal dans sa racine, afin de ne pas préparer la place pour de nouveaux oppresseurs qui ne vaudraient pas mieux que leurs devanciers.

La science du bonheur pour tous n'a rien de commun avec la science des mandarins.

## LA CRISE

Commerciale, Industrielle et financière

Est-ce que réellement la bourgeoisie en serait arrivée à ce degré d'ahurissement et d'hébètement, à cette phase d'idiotisme qui enlève toute perception des faits? A cette période d'avachissement qui refuse à l'être tout sentiment de sa situation?... Est-ce que cette classe, condamnée à disparaître de l'humanité, marquerait déjà aussi merveilleusement cet état valétudinaire qui se caractérise chez le vieillard par le retour à l'enfance? Qu'elle ne voit pas, qu'elle ne reconnaît pas les causes réelles de la crise industrielle, commerciale et financière qui étroit son organisation, et l'ébranle de la base au sommet?

Nous sommes tentés de le croire, vraiment, car tous les journaux à sa solde, et qui reflètent si fidèlement sa pensée, s'obstinent à ne voir là qu'un fait accidentel, quand au contraire, ce fait n'est que la déduction fatale, inévitable de cette organisation meurtrière où nous nous mouvons.

En effet, les fabricants, les commerçants, les financiers ont en face d'eux les efforts de la concurrence qui les obligent à baisser sans cesse le prix de leurs produits; or, comme ils ne peuvent se résigner à diminuer leurs bénéfices pour faire face à cette lutte, il font payer à la main-d'œuvre tous les sacrifices que la situation exige. Les ouvriers, moins rétribués, sont forcés de diminuer leur somme de consommation, la surproduction augmente alors, l'offre et la demande ont rompu leur équilibre, et l'on est enfermé dans un cercle vicieux dont on ne peut sortir qu'en le brisant.

Oui, oui, c'est bien vrai, tous ces fabricants, ces négociants, ces financiers sont assez stupides pour ne pas apercevoir dans ce phénomène l'heure du péril pour eux; pour ne pas constater dans la crise actuelle, la marque indélébile du degré de vétusté de leur organisation sociale, de la fin du règne du capital pour ne pas entendre le craquement de leur édifice social, craquement qui annonce l'éboulement prochain d'un ordre de choses où sont nées tant de souffrances et de misères.

Certes, cette crise n'est pas la première que les producteurs aient eu à subir, mais celles passées n'eurent jamais le caractère économique que celle-ci dessine, grâce aux efforts d'abord travailleurs. Ces crises passèrent d'abord presque inaperçues des masses, puis plus elles se rapprochèrent de notre époque, plus elles prirent de gravité, plus elles purent être considérées comme des déchirements se produisant dans l'organisme de la société, accrocs, déchirements que les gouvernants des diverses époques pouvaient encore réparer, parce que l'enveloppe de cet organisme avait encore quelques consistances.

La plaie faite par une crise était cautérisée par des moyens coûteux, mais elle était cautérisée (l'accroissement successif du budget le dit assez).

Ainsi, par exemple, l'Etat intervenait ou subventionnait de grands travaux pour remettre les affaires en train, travaux dont le contribuable seul payait les frais et dont les capitalistes seuls bénéficiaient. Cet entraînement obtenu, on reportait pour une nouvelle période d'exploitation de l'homme, si bien que de crise en crise, d'exploitation en exploitation, on en est arrivé à la crise actuelle, que Freycinet, un des dirigeants, avait prévue et voulait éviter en couvrant les pays de chemins de fer et de canaux, mais heu-

reusement pour nous que le nerf, l'argent, a manqué, car là encore quelques nouveaux assoiffés du capital se fussent encore enrichis pour seul résultat de ce grand projet; si bien que, faute de ce nouvel expédient, les idées nouvelles aidant, les nombreux appétits budgétaires réclamant, l'édifice menacé de ne pas être réparé.

Le pays est ruiné par les cerviers de la finance, qui ont mis à sec la bourse du petit rentier (tant mieux soit dit en passant). Les travailleurs sont réfractaires à de nouvelles exploitations (il n'est pas trop tôt), si bien que l'embaras est grand au camp gouvernemental. Le gouvernement ne sait plus à quel coffre-fort se vouer pour combler le déficit. Cette fois, la pièce nécessaire à ce moulin accroc est telle qu'elle ne s'adapte plus, les points d'attache manquent absolument pour la fixer; il n'y a plus rien de solide, tout se déchire, s'éflocque, se détache, craque, croule et l'heure n'est pas loin où nous pourrions constater l'écroulement général. Que disons-nous constater? c'est aider à l'écroulement général qu'il faut dire; aujourd'hui, les ouvriers meurent à la peine, ils réclament à grands cris une augmentation indispensable de salaire, que l'on s'empresse de leur refuser en appuyant ce refus par le casse-tête à la Caméscasse, en l'accompagnant de poursuites judiciaires et de longs mois de prison pour les hommes énergiques qui portent haut le drapeau des revendications. Alors les pauvres exploités enregistrèrent ces refus avec les mauvais traitements dont ils sont l'objet, et dans leurs cœurs ulcérés ces deux éléments allument des haines terribles pour leurs exploités.

La bourgeoisie voit ces haines sourdre de toutes parts, et elle croit pouvoir les faire taire avec des rigueurs. Oh! que c'est bien là la logique des autoritaires, des gouvernants obligés de s'imposer!!

(A suivre.)

## LA PROPRIÉTÉ

I

Nous ne voulons pas faire ici un historique complet des différentes phases par où a passé la propriété, des différentes transformations qu'elle a pu subir dans les siècles passés, nous n'avons l'intention que d'exposer ici quelques faits qui se présentent à nous dans la longue évolution de l'humanité, pour démontrer que la propriété est essentiellement variable, que, par conséquent, on peut en demander la transformation sans être d'aussi grands criminels que l'on veut bien le dire; puis, partant de là, nous voulons discuter les arguments fournis par les économistes ou savants bourgeois et démontrer qu'étant donnée la situation qui leur est faite dans la société actuelle, les travailleurs sont non seulement en droit de faire appel à la force pour obtenir leur émancipation, mais qu'il n'y a que la force qui puisse la leur donner. Si nous prenons l'histoire, nous verrons, en effet, que la propriété a été d'abord commune, puis individuelle; nous verrons aussi que la propriété individuelle n'a d'autres bases que les guerres, les massacres, le pillage et la spoliation, ils sont mal, le droit du plus fort, et qu'il n'y a que la force qui puisse leur donner. Si nous prenons l'histoire, nous verrons, en effet, que la propriété a été d'abord commune, puis individuelle; nous verrons aussi que la propriété individuelle n'a d'autres bases que les guerres, les massacres, le pillage et la spoliation, ils sont mal, le droit du plus fort, et qu'il n'y a que la force qui puisse leur donner. Si nous prenons l'histoire, nous verrons, en effet, que la propriété a été d'abord commune, puis individuelle; nous verrons aussi que la propriété individuelle n'a d'autres bases que les guerres, les massacres, le pillage et la spoliation, ils sont mal, le droit du plus fort, et qu'il n'y a que la force qui puisse leur donner.

Pour bien se rendre compte de cette idée, la propriété commune de la terre, il faut remonter jusqu'aux temps préhistoriques, étudier la formation de la terre, y suivre pas à pas le développement de la vie sur sa surface.

Nous y verrons les espèces s'y faire la guerre, lutter, il est vrai pour y vivre, et la terre devenir la propriété passagère de tous ceux qui peuvent s'y maintenir par la force jusqu'à ce qu'ils soient détrônés, il est vrai encore, par de plus forts. Ce qu'on a appelé la « lutte pour l'existence » y sévit dans toute sa rigueur, mais à cela rien d'étonnant, la terre n'étant habitée que par des êtres rudimentaires sans cerveaux, inconscients, qui n'éprouvent d'autres sensations que le besoin de vivre et de se reproduire.

Il faut donc revenir jusqu'aux temps historiques pour y trouver trace de la propriété individuelle, mais est-ce à dire

que ce fut un progrès? non (nous le démontrerons plus loin), ce n'était que la conséquence de cet état d'antagonisme dans lequel s'était développée l'humanité et qui, par suite de ce que l'on a appelé l'hérédité des espèces, avait imprimé dans le cerveau de l'homme cet esprit de lutte et de domination, poussait les plus forts à s'imposer aux plus faibles et à les courber sous leurs volontés, esprit qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, mais qui doit disparaître sous le souffle du raisonnement, sous la pression du développement de plus en plus rapide de l'humanité. — Etant donné ce qui précède, il est évident que, pour qui réfléchit, quand l'homme parut sur la terre, il n'y eut pas un certain nombre qui trouvèrent dans leurs langes un contrat par lequel dame Nature leur cédait droit de propriété à l'exclusion du reste du genre humain, l'homme alors sortant à peine de l'animalité, ne connaissait pas d'autres maîtres que ses besoins, s'établissait où il pouvait, sans s'inquiéter qui avait vécu là avant lui; plus tard, ses besoins et son intelligence se développant, il éprouva le besoin de l'association, peut-être y fut-il forcé pour sa sûreté personnelle, mais, en tout cas, ces premières agglomérations humaines durent être établies sur le pied de la plus parfaite égalité, ce ne dut être que plus tard, encore par rivalité de tribu à tribu, pour la possession d'un morceau de terrain meilleur qu'un autre, que les hommes amenés à combattre les uns contre les autres, les vainqueurs asservirent les vaincus et les forcèrent à travailler en leur lieu et place, et fondèrent ainsi le prolétariat, dont la première forme fut l'esclavage.

Voici ce que dit un savant en étant amené à parler du développement de l'homme. « Partout le premier législateur a probablement été la force brutale. Adieu l'idée d'un contrat social librement consenti et discuté à l'origine des sociétés. Il a fallu bien des siècles, bien des souffrances, bien du sang répandu, pour que l'homme en arrivât à poser comme limite à ses plaisirs les besoins et les plaisirs d'autrui; pour qu'il renoncât à égorger les autres afin de ne pas être égorgé par eux. » — LETOURNEAU. (*Science et matérialisme*, 320.)

La bourgeoisie, elle, a trouvé plusieurs autres explications à la situation d'aujourd'hui: il y a d'abord le droit de premier occupant, ensuite cet autre argument qui consiste à dire que l'individu plus industriel que les autres serait arrivé à se créer un capital en prêtant ses services, à ceux qui, moins habiles ou plus paresseux, avaient eu recours à ses services, puis encore il explique cette accumulation par l'inconduite des uns qui dispersaient leur patrimoine, pendant que les autres, par leur travail et leur économie, agrandissaient le leur; nous pourrions demander aux économistes bourgeois comment il se fait qu'il y en ait qui aient pu manger une part de propriété qui ne lui appartenaient pas? Car la terre étant un fonds commun à tous aucune génération n'avait le droit d'en disposer aux dépens des générations à venir, et ensuite que c'est justement ceux qui travaillent qui ne possèdent pas, tandis que ceux qui possèdent ne font rien, et loin de voir diminuer leurs richesses, les voient s'accroître sans cesse; à cette autre objection, les économistes ont répondu par la productivité du capital; mais nous réfuterons cela plus loin et nous allons continuer à jeter notre coup d'œil sur la marche de l'humanité, dans l'histoire.

Ce ne sont plus que guerres de peuples à peuples pour agrandissement de territoire, pour assurer la suprématie d'une nation sur une autre, les vaincus esclaves des vainqueurs, les terrains conquis donnés en récompense aux vainqueurs, et nous arrivons à la fondation de la propriété féodale formée par les grands chefs militaires en haut et en bas; le peuple tondu et exploité par ses maîtres, trompé par le clergé, qui, pour avoir une part de ses dépouilles, lui prêche la résignation et lui promet une vie de félicités dans un monde imaginaire, en échange des souffrances qu'il endurera ici-bas; et à côté de ces trois classes, la bourgeoisie, qui continuait à s'enrichir par le commerce, s'instruisait et se préparait lentement, jusqu'au jour où elle se croyait assez forte pour secouer le joug de la noblesse; elle commençait la lutte par l'affranchissement des communes, tantôt en s'appuyant sur la royauté, tantôt sur le

peuple, qu'elle poussait à la révolte contre la noblesse féodale, mais que, lorsqu'il s'avisait de vouloir combattre pour lui-même, elle le laissait écraser comme fit Etienne Marcel de la Jacquerie. Mais laissant de côté toute cette période, n'ayant pas d'ailleurs la prétention de faire un cours d'histoire, mais simplement de rappeler des faits, nous arriverons de suite à la Révolution de 89, où la bourgeoisie, s'emparant enfin du pouvoir ce qui avait été toujours son but suprême, abolissait la propriété féodale pour établir en son lieu et place la propriété capitaliste et industrielle, qui n'allait pas peser moins lourd sur le peuple; en passant, nous examinerons par quel tour de passe-passe elle s'appropriait les biens de la noblesse et du clergé au détriment du peuple.

Dès les commencements de la Révolution, dans certaines localités, les paysans s'étaient rués à l'assaut des châteaux et s'étaient emparés des champs qu'ils avaient autrefois cultivés comme serfs; cela, certes, était loin de faire le jeu de la bourgeoisie, elle voulait bien émanciper le peuple, mais sur le papier seulement; elle voulait briser le joug de la noblesse, par ce qu'il pesait également sur elle; mais, comme elle ne pouvait attaquer le peuple de front, il fallait qu'elle trouvât un biais, elle décréta donc que les biens du clergé et des émigrés étaient bien nationaux, et put faire alors la guerre à ce qu'elle appelait les brigands; le travailleur était donc encore une fois dépossédé du fruit de la victoire et allait apprendre à compter avec le nouveau pouvoir qui s'établissait.

(A suivre.)

## CHRONIQUE LYONNAISE

Les femmes dont les maris sont encore détenus dans les prisons de Lyon sont priées de passer au bureau du journal samedi soir, à 8 heures et demie, pour affaire qui les concerne.

Il y a urgence.

*Procès-verbal de la Réunion publique tenue le samedi 2 juin, salle de la Perle (Croix-Rousse).*

La séance est ouverte à 9 heures, par le citoyen Martin, qui demande à la réunion la nomination d'un bureau.

Sont nommés :

- Président, citoyen Bertholinod ;
- Secrétaire, Ribeyre ;
- Assesseur, Bordat et X... ;
- Présidents d'honneur, tous les détenus politiques.

Le président donne la parole au citoyen Ramet, rapporteur de la commission.

Le citoyen Ramet donne lecture du rapport, qui est ainsi conçu :

Citoyennes et Citoyens,

Il doit vous souvenir qu'au courant de l'année 1831, au mois de novembre, il a circulé une pétition, signée par beaucoup de citoyens, demandant la formation d'une loi contre les récidivistes.

A ce moment, nos députés, n'en firent que peu de cas, et le corps des magistrats français ne voyant pour eux dans cette loi aucun intérêt immédiat, pas érent outre et la pétition tomba dans l'oubli.

Mais depuis qu'en France, en Europe et ailleurs, le socialisme prend de l'extension, parce que les travailleurs, plus éclairés, voient dans son application le seul remède à leurs maux, nos bourgeois gouvernants ont repris le projet de loi, parce qu'il peut servir à garantir leurs possessions quelconques contre la demande de socialisation des forces de production données à tous par le travail.

Dès lors, par cette loi, tout dote, tout écrit, toute attaque contre la possession exclusive des biens, toute tentative pour l'affranchissement du sol, sous-sol et immeubles, afin de ne plus nourrir des rentiers valides, sera considéré par leurs dignes soutiens les magistrats, comme un crime de droit commun, et comme le socialisme ne saurait mourir, puisqu'il est dans la nature humaine cultivée, les efforts pour le bien public devront se renouveler, il s'en suit que malgré la prison et les tortures, des citoyens ardents et convaincus, que parfois même des génies illustres par la science et le cœur, qui par leurs écrits et leurs actes courraient à réparer le mal social prendraient le chemin de l'éternel exil, grâce à la loi qui se prépare.

Enfin, citoyennes et citoyens, c'est le plus infâme piège légal que jamais le jésuitisme de tout acabit puisse inventer, car en prétendant, en apparence, purger la société de ceux qui par abandon se sont corrompus, ils n'ont qu'un but, se débarrasser, au nom de la loi, pour toujours, des citoyens dont la pensée ardente et généreuse recherche la justice pour tous : enfin des socialistes.

Comment croire que nos législateurs soient sincères.

D'ailleurs, qui ne sait que quand une population devient plus morale, les lois répressives sont moins rigoureuses et les gens de loi moins nombreux, et que des magistrats qui viseraient à guérir le mal social prononceraient leur propre déchéance : là où il n'y a point de fautes à punir, il n'y a point de punisseurs.

Loin, bien loin de leur pensée, est le désir de modifier la société, puisqu'ils ne vivent que des méfaits sociaux.

Citoyens, la société est en danger, car dans l'arsenal des lois, il se prépare contre nous une arme nouvelle, d'autant plus terrible, que pour eux tromper l'opinion, elle est à double face, car elle ne vise vraiment que ceux qui recherchent la justice pour le bonheur de l'humanité.

En conséquence, que chacun de nous, apporte ici à cette tribune sa part de lumière pour la résistance, il n'est que temps.

Citoyennes et citoyens,

La deuxième partie de notre programme pour cette séance est de chercher ensemble les moyens d'abrogation de la loi sur l'Internationale des travailleurs.

Nous ne parlerons pas de l'Internationale des religieux, ni de tant d'autres; comme elles n'ont pour but que l'asservissement de la pensée humaine pour s'assurer le pouvoir universel, il n'y a pas d'arrêts à la frontière, elles sont libres comme le vent qui passe. Mais dès que les travailleurs ne veulent plus de pouvoir, mais la liberté éclairée par la science, qu'ils rendent les frontières pour tendre la main aux autres peuples et faire cesser la guerre par l'entente directe de nation à nation, oh! alors, nos bourgeois, dans leur peur de la justice sociale, ont fait une loi pour punir la circulation de la pensée, parce que la science tue l'injustice et qu'ils vivent de l'injustice.

Ils ont décrété la pensée coupable de passer un ruisseau, de franchir une montagne, de dépasser une limite.

Mais, insensés, il faut aussi déclarer coupable le vent qui passe, le torrent qui franchit, le fleuve qui coule, le pont qui réunit, le chemin de fer qui transporte, le vaisseau qui fend les flots, tout cela est criminel d'après votre loi, car tout cela est de l'Internationale.

Vite, bourgeois peureux et insensés, mettez l'arrêt sur tout cela, réduisez le monde à l'état de momie, vous règneriez sur des cadavres, votre gloire sera grande.

Ainsi qu'autrefois, vos soutiens éternels, les religieux, brûlaient les penseurs pour soutenir la foi.

Mais la foi s'en va, la science vient, et il ne sera pas dit qu'une poignée de bourgeois que la peur coalise, par leurs exécrables lois, replongent le monde dans la barbarie antique.

Place au travail, place aux sciences, leur victoire sur l'univers barbare doit briser toute entrave.

Travailleurs, le regard fixé sur l'avenir, pensons et travaillons à la prompt destruction des obstacles qui arrêtent encore l'essor des peuples, et c'est dans le but d'en trouver les moyens pratiques que nous sommes réunis ici.

Que chacun apporte ses lumières, que de chaque cerveau jaillissent des pensées fécondes pour briser les chaînes du travail universel. Les peuples de l'Europe nous attendent.

Le citoyen Thivollier proteste contre cette loi dite « des récidivistes », et vient donner à la tribune plusieurs exemples démontrant que ladite loi est faite pour se débarrasser des travailleurs socialistes.

Le citoyen Farjat prend la parole contre la loi sur les récidivistes, et traite avec talent, au point de vue de l'économie politique ladite loi; il montre le piège infâme que la bourgeoisie tend à la classe des travailleurs, et cite avec d'excellentes idées plusieurs exemples qui démontrent le mauvais côté de cette loi.

Le citoyen Michel démontre que cette loi est sortie du cerveau du trop célèbre feu Gambetta, et que M. Waldek-Rousseau ne fait qu'accomplir une promesse engagée envers son ancien patron; il cite la mauvaise foi des députés qui, au lieu de chercher un remède, ne font qu'empirer le mal.

Le président met le rapport aux voix, il est adopté à l'unanimité. (Un individu ayant un parti-pris pour troubler la réunion, est immédiatement expulsé.)

L'on passe à la discussion sur la loi de l'Internationale.

Le citoyen Thivollier monte à la tribune pour combattre cette loi.

Le citoyen Ramet proteste contre cette loi et demande avec énergie l'abrogation de la loi sur l'Internationale de 1872.

Le président regrette que la commission n'ait pas porté dans son ordre du jour l'abolition de la police de sûreté générale, et demande un vote de protestation contre les deux lois.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité moins une voix.

Le citoyen Gipon vient à la tribune un appel à la jeunesse socialiste révolutionnaire.

Le président lit une communication demandant à l'assemblée de protester

énergiquement contre les tortures appliquées au compagnon Bordat.

Cette protestation est adoptée à l'unanimité.

Une cueillette est faite en faveur des familles des détenus politiques, qui produit la somme de 10 fr. 90.

La séance est levée à 11 heures.

### Ne touchez pas à l'armée

Dans notre dernier numéro nous avons inséré une protestation d'un citoyen qui avait été traîné au violon sur l'ordre d'un certain capitaine du 75<sup>e</sup> de ligne; il paraît que M. Clouet dit *Gueule-Brûlée*, ne s'en est pas trouvé satisfait, car lundi 4 juin, ce monsieur a daigné venir de Vienne pour nous rendre une visite, accompagné d'un autre qui, à en juger par son langage un peu brusque, doit certainement appartenir à cette classe de traîneurs de sabres galonnés.

Ces deux particuliers voulaient connaître l'auteur de la protestation, mais comme nous n'avons pas de comptes à leur rendre, nous avons jugé à propos de ne rien leur dire, ce que voyant notre attitude ces messieurs se retirèrent fort peu satisfaits.

Un de nos amis étant présent, voyant la piteuse figure que faisaient ces deux guerriers, jugea à propos de leur donner un conseil: Allez chez M. Perraudin, leur dit-il, il a des hommes à sa disposition qui ne demanderont pas mieux que de vous servir; par ce moyen vous serez assurés de trouver votre homme.

Allons, citoyen V..., si officiers et mouchards s'en mêlent, tu ne peux moins faire que d'être attrapé; mais attention, s'ils te provoquent tape dur, qu'ils n'y reviennent pas.

Allons, M. Clouet, tâchez de nous faire de temps à autre quelque petite visite comme celle-là, vous nous donnez l'occasion de distraire nos lecteurs; seulement, vous ne feriez pas mal de nous envoyer un télégramme pour annoncer votre arrivée, car nous nous arrangerions pour vous faire une réception digne de votre rang.

À la prochaine visite, M. Clouet, et surtout tâchez de ne pas faire passer votre colère sur ceux que vous abrutissez et tyrannisez chaque jour!

### Un abus

Nous recevons la lettre suivante avec prière de l'insérer :

Compagnons de la Lutte,

Je vous sou mets ce fait qui vient de se passer à Lyon, rue de Chartres, 26, au 3<sup>e</sup>, chez M. Berthet, imprimeur typographe, pour vous faire voir sa manière de renvoyer ses ouvriers. Samedi, ayant réclamé mes heures supplémentaires, ce monsieur (qui n'en est pas à son coup d'essai, car chaque fois qu'un ouvrier réclame ses droits, ne trouve rien de mieux que de le renvoyer), me remplaça, et lorsque le mardi matin je retournai à mon travail j'eus le plaisir de voir mon remplaçant; ayant réclamé ma huitaine, il a envoyé chercher la police et en me traitant de sale anarchiste, salaud, de vanu-pieds! eh bien, si c'est là, la liberté du travail, j'en ai suffisamment soupé; enfin, si M. Berthet se figure me blesser en m'appelant anarchiste, il s'est trompé, car si je ne suis anarchiste, je n'en suis pas moins révolutionnaire, et je ferai voir au sieur Berthet qu'un révolutionnaire est homme et qu'il a dû s'en apercevoir. Ce n'est pas un personnage de son espèce qui me fera plier, car je lui ferai remarquer que l'on connaît ses droits et que l'on sait les soutenir.

C'est au cri de: Vive la Révolution! que je termine ma lettre, en attendant le jour où je pourrai aller saluer ce monsieur.

Allons! tant mieux, en voilà un qui ne perdra rien pour attendre.

### Une Infamie

Il se passe des faits d'une atrocité inouïe envers nos amis détenus à Lyon. Les vivres de la prison sont immanquables or, leurs femmes leur laissent quelque argent (qu'elles sont obligées de rogner sur leur maigre salaire quotidien et de se priver du nécessaire) qui ne leur sert même à rien, car avec cet argent ils sont volés de la plus belle manière, puisque tout y est vendu le double de sa valeur; s'il était possible

encore de pouvoir le manger ! Ainsi on leur donne du lard qui est faisandé et des haricots pourris ; le tout garni d'asticots. Et voici un exemple du prix qu'on leur vend : le lard est payé à raison de 2 francs le 1/2 kilog. ; deux œufs au beurre 0 40 c. un bifteck ou une côtelette 0 80 c., etc., etc., n'est-ce pas ignoble, que le vol soit toléré de cette manière, même en prison !

De plus, depuis samedi dernier, il est expressément défendu aux enfants d'embrasser leur père, chose que l'on n'avait jamais faite jusqu'ici ; nous voudrions bien savoir quel est le motif qui a pu faire agir ainsi à l'égard de ces enfants, et depuis mardi il n'est plus permis aux femmes de pouvoir parler à leurs maris qu'avec un garde-chiourme entre chacun d'eux ; n'est-ce pas ignoble que des hommes de cette espèce soient là pour savoir ce qui se passe dans le ménage de chacune de ces femmes !

Mais particulièrement pour le compagnon Bordat, qui a le plus à souffrir de cette inquisition, lui qui est toujours en cellule comme un vulgaire assassin condamné à la réclusion ; samedi dernier on a expulsé sa femme du parloir avant que l'heure réglementaire soit écoulée, et cela malgré les protestations de la citoyenne Bordat, ainsi que des autres citoyennes qui étaient dans le parloir ; mais le garde-chiourme n'a pu empêcher notre ami de dire à sa femme que l'on voulait l'empoisonner en lui vendant pour nourriture les pourritures de la prison, énoncées plus haut, or, lorsqu'un de nos amis se plaint, le directeur leur répond tout bonnement : « Il n'y a que vous qui vous plaignez ici. » *C'est d'ailleurs ce qu'il dit à tous ceux qui se plaignent.*

Mardi, sa femme est encore allée pour le voir ; mais, cette fois-ci, ils ont mieux fait, ils l'ont mis au cachot de manière qu'il ne puisse plus avoir de communication même avec sa femme.

Donc, pour ces motifs :  
Considérant toutes les tortures morales et physiques dont sont victimes nos amis, absolument comme sous ce beau temps de l'Inquisition ; infamies qui sont bien dignes d'un gouvernement tel que nous possédons,

Protestons énergiquement, et déclarons que nous ne cesserons de protester que lorsqu'il sera fait droit à nos justes réclamations.

LA RÉDACTION.

Citoyens,

Nous vous prions de bien vouloir insérer la protestation suivante :

Nous soussignés, pères, mères, épouses, sœurs des détenus politiques, condamnés le 19 janvier 1883 par le tribunal correctionnel de Lyon pour une prétendue affiliation à une prétendue internationale, qui subissons par la séquestration de nos maris, frères ou fils, la plus douloureuse et la plus noire des misères ;

Considérant que depuis leur jugement les dits condamnés politiques, dont la durée est de six mois, sont contrairement à toute habitude, qui veut que ce soit les moins coupables qui soient les moins punis, astreints au régime inquisitorial de la cellule, tandis que leurs amis qui ont à subir une peine plus forte, sont ensemble et jouissent de tous les agréments de la vie commune ;

Considérant que la loi du 5 juin 1875 veut que tout condamné qui subit sa peine en cellule bénéficie d'une réduction d'un quart de sa peine.

Considérant que le gouvernement actuel qui a si bien su pour condamner nos maris, frères ou fils ; se servir de la loi réactionnaire de 1872, n'a pas su, par contre, se servir de la loi philanthropique de 1875 pour les remettre en liberté le 4 juin du présent mois, jour de l'expiration de leur peine,

Protestons énergiquement contre ce manque de logique qui admet deux poids et deux mesures, qui laisse si impunément violer et l'esprit et la lettre de la loi ; et appelons sur ce fait l'attention de toute conscience soucieuse du respect de la vraie justice et de la vraie légalité.

Eulalie VIALLET, femme COTTAZ,  
Julie ARTAUD, IDELIN, DAMIANT.

### Nos Rentes

On lit, dans les journaux quotidiens, l'avis suivant, classé parmi les faits divers : « Le bureau de la Société de prévoyance de la manufacture des tabacs

de la ville de Lyon donne avis aux sociétaires et membres honoraires qu'une grande misère étant à soulager, une souscription volontaire est ouverte chez Flachère, cafetier, rue de la Charité, 70. »

C'est malheureusement toujours chez les marchands de vins que les Sociétés se réunissent, il arrive que la femme n'ose se présenter. Les sociétés qui suivent cette habitude continuent à créer une inégalité au profit des hommes et finissent par n'être que le refuge de quelques satisfaits.

Enfin la note se termine en disant : « Il s'agit d'une sociétaire septuagénaire, malade depuis de longs mois et absolument dépourvue de toute espèce de ressources.

Cette malheureuse est entrée comme ouvrière à la manufacture des tabacs en 1847. Après 36 ans d'un labeur pénible, elle se trouve réduite à la plus dure des extrémités. »

C'est vraiment encourageant pour les compagnons qui travaillent pour le compte du Tiers-Etat. Malgré la promesse d'une retraite sur leurs vieux jours ; les voilà aussi malheureux que leurs collègues travaillant pour le compte des patrons. Cette note est une réponse frappante du projet de loi, ayant pour but de « créer une caisse de retraite pour les travailleurs, ayant participé aux travaux de l'Etat, ou des départements, ou des communes ».

Certes, nous n'avions aucune sympathie pour cette proposition palliative, seulement le rapporteur de la commission chargée de l'étudier, ayant déclaré que la Chambre des députés ne pouvait intervenir entre les relations du capital et du travail, nous aurons au moins avec nous ceux des travailleurs qui avaient compté jusqu'ici sur le parlementarisme pour améliorer leur sort.

En parlant par antiphrase, ces députés lâches dans leurs résolutions seront toujours les meilleurs précurseurs de la Révolution économique. Car, à force d'oublier leurs promesses mensongères, il faudra bien sauter ; on finit toujours par faire banqueroute lorsqu'on laisse protester ses engagements.

Les citoyens de 18 à 25 ans qui désireraient se faire inscrire à la *Jeunesse révolutionnaire*, sont priés d'assister à la réunion qui se tiendra vendredi 8 juin, à 8 heures précises du soir, chez Gouttar, rue Garibaldi, 108.

La commission d'initiative.

## Tribune Révolutionnaire

Compagnons de la Lutte,

Nous vous prions d'insérer la communication suivante :

Dans une réunion d'anarchistes, de Roanne, tenue au faubourg de Clermont, nous avons pensé aux nombreuses victimes des Jacomet, Rieussec et consorts, ces pourvoyeurs de prisons, que nous invitons à continuer dans cette voie, et malgré les menaces d'un Regnault, les anarchistes, au lieu de diminuer, voient leurs rangs grossir de jour en jour. Aussi pensons-nous bientôt prendre des mesures assez énergiques pour mettre un terme à la captivité de nos amis et à la misère dont sont victimes leurs familles. Mais pendant que nous rassemblons les matériaux pour faire le procès des enjuponnés et de ceux dont ils défendent les intérêts, nous envoyons notre obole aux femmes et aux enfants sans pain ! Ci-joint un mandat-poste de 5 fr. 10 cent., produit d'une collecte faite à ladite réunion pour les détenus politiques et leurs familles.

Vive l'anarchie !  
Vive la Révolution !

Les anarchistes roannais.

### Les fadaises du « Journal d'Amiens »

Ce journal qui passe pour être un des mieux informés, copie dans l'Indépendance de Douai l'annonce des conférences de la citoyenne Paule Minck et fait suivre le joli petit entrefilet suivant :

« A propos de ces conférences, nous signalons à l'autorité militaire de notre localité la propagande anarchiste qui se fait audacieusement dans les casernes. »

« Cette propagande est devenue si active dans certaines villes, que le ministre de la guerre a été obligé d'ordonner des changements de garnison en dehors des conditions ordinaires. »

« Certaines arrestations ont été faites tout récemment. Les coupables vont être renvoyés devant la cour d'assises pour excitation à la révolte dans l'armée. »

« Nous espérons que des mesures énergiques seront prises pour entraver chez nous une propagande qui ne peut engendrer que le désordre et l'esprit d'indiscipline. »

Pauvre *Journal d'Amiens* ! Si votre rédaction n'était pas si près d'aller prendre pension chez votre ami Labitte à Clermont, nous pourrions vous prendre au sérieux et nous mettre en garde, ou du moins éviter de passer près des casernes ou flote encore le drapeau de la réaction (chez la plus grande part des officiers). Nous ne parlerons pas de ces braves soldats qui sont de bons républicains et qui se rient des lecteurs du *Figaro*. Pour notre part, nous criions gare aux paillasses, elles vont être encore retournées ; à défaut de dynamite, on trouvera assurément pas mal de punaises. Les officiers s'en moquent comme d'une guigne, leurs chambres étant en ville.

Allez, messieurs, prenez les mesures nécessaires ; de notre côté, en récompense à votre conseiller nous allons ouvrir une souscription pour offrir quelques camisoles de force à la susdite rédaction, et cela par mesure économique pour le budget municipal.

Ah ! *Journal d'Amiens*, si tu savais ?

Un groupe d'anarchistes picards.

## PENSÉES RÉVOLUTIONNAIRES

Quand le faible, par ignorance, las de frapper de porte en porte pour louer ses forces musculaires à un capitaliste quelconque, est repoussé de part et d'autre, sans abri pour le garantir des intempéries et sans un morceau de pain pour calmer la faim qui, depuis longtemps, lui serre le ventre, se décide enfin à prendre une parcelle de ce qui appartient à tous, étant le fruit de la nature et du travail réciproque, c'est la prison qui s'ouvre devant lui ; car lui, producteur de toutes richesses sociales, n'a pas le droit de toucher à ce que lui et les siens ont produit, et cela au nom de la loi et de la sacro-sainte propriété.

Mais s'il s'agit d'un fort, c'est-à-dire d'un magistrat en quête de lauriers juridiques, ordonnant, avec ou sans motif, des perquisitions chez des honnêtes travailleurs, de briser le secret des lettres de famille, prendre des journaux, des brochures ; en un mot, la petite bibliothèque de l'ouvrier, des talons de mandats-poste qui lui tiennent lieu de reçus vis-à-vis de ses créanciers, des manuscrits, fruits de longues études ; au domicile du faible tout est permis, cela ne coûte rien à l'auteur de ces forfaits légaux, si ce n'est de l'avancement pour celui qui a

ordonné la violation de ce qu'il y a de plus sacré, le domicile du citoyen.  
UN PARIA.

## COMITÉ DE SECOURS POUR LES FAMILLES DES DÉTENU POLITIQUES de Saint-Étienne (Loire)

Collecte à l'enterrement civil de Vergnette dit Tambour.....	4 15
Collecte à l'enterrement civil du citoyen Vignal.....	3 60
Une citoyenne réclamant l'amnistie.....	2 »
Deux révolutionnaires buvant un bock et pensant à leurs amis.....	0 25
Excédent d'écot entre amis au cercle du Travail.....	1 »
Liste n° 31, remise par le citoyen P. C. Souscription faite par les citoyens suivants, conseillers municipaux : Taravigher Régis, 5 francs — Guot, 2 fr. — Ponceat, 1 fr. — Bossu, 0 50 — Feuillet, 0 50 — Un citoyen, 1 fr. — Max, 5 fr. — Angénieux, 1 fr. — Riverchon, 0 50 — Bellehomme, 0 50 — Vaoutia, a-t-join, 0 50 — Peyron, 1 fr. — J. B. Vial, 2 fr. — Un ancien conseiller, 2 fr. — Dard, 1 fr. — Gouder, 0 50 — Dupin Pierre, ancien détenu de la réaction du 24 mai 1873, 3 fr. — Roux 2 fr. — Total de la liste.....	29 »
Don versé par la liquidation de la Société du S. u. des écoles (Comité adhésif).....	150 »
Souscription faite à la Ricamarie entre amis ennemis du maire.....	7 »
Liste n° 3, remise par le citoyen Perrier.....	8 50
Produit (tous frais payés) des conférences faites par le comité municipal Tricot, le 2 juin, à Saint Etienne, le 3 juin à Saint Chamont.....	40 15 6 25
<b>Tot. l.....</b>	<b>251 90</b>

La Lutte est en vente, à Marseille chez :

- Mme Jouve, cours Belzunce, baraque.
- M. Henry, cours Belzunce, baraque.
- M. Bernard, cours Belzunce, baraque.
- M. Ribayre, cours Belzunce, baraque.
- Mme Froideval, place d'Aix, kiosque.
- M. Vincent, grand chemin d'Aix, n° 4.
- Mme Perilloud, rue d'Aix.
- Mme Dumont, avenue Noaille, kiosque n° 1.
- Mme Allémand, cours Saint-Louis.
- Mme Delière, rue Canebière, kiosque.
- M. Puit, rue Canebière, en face la Bourse, kiosque.
- M. Gachet, au cercle Esquiros.

## PARAIT AUJOURD'HUI SAMEDI 9 JUIN

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

## LE PROCÈS DES ANARCHISTES

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque accusé, in extenso

Cet ouvrage formera un volume grand in 8° de 200 pages environ.

Prix : \* fr 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser :  
Pour Lyon, au bureau du journal *la Lutte*, rue de Vauban, 26 ;  
Pour la province, au citoyen Louis Chautant, rue de Ponthièvre, 1, Lyon.

Le Gérant : MOREL.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52  
(Association syndicale des Ouvriers typographes)

## La Lyre Anarchique

## L'ABSTENTION

CHANT ANTI-ÉLECTORAL

AIR : Faut leur mettre un écriteau.  
Ou : Ces coquins sont des lâches.

Le peuple est encor une machine  
Qui, sortant hors de la mine,  
Court rapidement au scrutin  
Pour être de nouveaux mâlins.  
Belle avance ! de prendre terre ou Paul,  
Puisqu'ils jouent tous deux le même rôle !  
Une fois élus, ils se moquent de lui  
Et l'embastillent si ça l'ennuie.

REFRAIN

Qu'on cesse d'être nigauds,  
Et criions : Sus aux maîtres,  
A tout ce qui les fait naître ;  
Nous ne voulons plus de suppôts.  
A bas le vote ! Mort aux bourreaux !

Dans la période électorale,  
On se déchire, on lutte, on braille ;  
On fait de tout pour ces vauriens  
Qui nous qualifient de pantins.  
Ils ont raison, ces politiques,  
De dire qu'on est digne de critique.  
Oui, c'est stupide de leur donner  
Un gros fouet pour nous frapper.  
Qu'on cesse d'être, etc.

Nous avons des journalistes,  
Pour mieux dire des publicistes  
Qui soutiennent la candidature  
De J'èques plutôt que celle d'A-thur.  
Il y a parmi nous des ardoles  
Qui croient très bien en leurs paroles ;  
Une fois élus, nous l'avons dit,  
Les promesses tombent dans l'oubli.  
Qu'on cesse d'être, etc.

Écoutez, compagnons de chaîne,  
Nous vous dirons, chose certaine,  
Que plus l'on vote, plus l'on se fait  
Des maîtres pour vous fluster ;  
Qu'on ferme bien la fabrique  
Électorale et jésuitique.  
Nous pouvons faire sans ces coquins  
Qui possèdent tout et ne font rien.  
Qu'on cesse d'être, etc.

Pourquoi nous sommes abstentionnistes,  
Doit on le dire ? Nous, anarchistes,  
Nous sommes comme vous des travailleurs  
Qui sans cesse venons nos sueurs  
Pour enrichir capitalistes,  
Chrétiens et vermine parasites ;  
C'est pour leur disparition  
Que nous prêchons l'Abstention.  
Qu'on cesse d'être, etc.

Le groupe Terre et Indépendance  
d'Armentières.